

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES DEUX FRÈRES

XI

DÉPART DE NICOLAS

Martinet avait compté sur la Madeline qui lui ouvrirait. Mais il n'avait compté ni sur Nicolas ni sur un ennemi inattendu.

Un coup de bâton venait de le débarrasser de Nicolas ;

mais l'ennemi inattendu, celui sur lequel il ne comptait guère, c'était un chien de vache, qui accourut et se jeta sur lui. Le fermier s'épuisait en vains efforts pour enfoncer la porte de sa chambre, et il n'avait pas la ressource de pouvoir sauter par la croisée. En effet, les paysans, pour éviter l'impôt des portes et fenêtres, se contentent de percer deux ou trois petits trous voisins les uns des autres, dans le mur, et de les boucher ensuite avec un carreau de verre. Ces trous sont assez grands pour laisser passer un peu de jour, mais trop petits pour livrer passage au corps d'un homme. Jean Féru était donc victime de sa parcimonie, et il se trouvait tout à fait prisonnier. Mais les trous du mur donnaient sur la basse-cour, et le fermier se mit à siffler ses chiens. Il y en avait deux, un tout jeune qui aboya et que la Madeline fit taire d'un mot ; un vieux qui ne perdit point son temps à hurler et sauta résolument à la gorge de Martinet

Pourtant les chiens de la ferme connaissaient le braconnier.

Maintes fois le vieux chien l'avait flûté, comme on dit, quand il venait passer la veillée à la ferme.

— A bas ! Médor. Ne me reconnais-tu donc pas ? cria Martinet en lui donnant un coup de pied. Mais le fermier criait :

— Pille, pille, Médor ! Et le chien mordait à belles dents. Ce que voyant, la Madeline prit le bâton qui avait servi à

assommer le petit Nicolas et que Martinet vaincu par la douleur avait laissé échapper, et elle se mit à frapper le chien. Mais le chien mordait de plus belles. En même temps, Nicolas s'était relevé, et au lieu de porter secours à Martinet, il s'élançait à l'intérieur de la ferme et allait délivrer le fermier. Alors les rôles changèrent. Le fermier arriva, non plus armé d'une fourche, mais avec son fusil.

— Paix, Médor ! dit-il. Puis il coucha en joue Martinet que le chien venait de lâcher.

— Misérable ! dit-il, j'ai le droit de te tuer, car tu es chez moi, de nuit, et tu as escaladé le mur de la cour. Ce droit, je vais en faire usage, si tu ne te retires à l'instant.

Martinet eut peur ; il prit la fuite. Le fermier le reconduisit jusqu'au chemin qui passait devant la maison, ayant toujours son fusil à l'épaule. La

Madeline, éperdue, s'était assise sur une pierre et sanglotait. Le fermier revint et appela Nicolas. Mais Nicolas ne répondit pas. Le pauvre enfant, à bout de forces, s'était évanoui et le sang



Nicolas protégeait toujours le veillard en lui faisant un rempart de son corps.